

mortalité par leur frémissement harmonieux et unanime. C'est la raison volontairement orgueilleuse qui n'entend pas les sons de la foi ; c'est la foi ignorante qui n'entend pas les sons de la raison, et ne lui rend pas justice. Oui, comme l'a dit Hypocrate du corps humain, tout concourt, tout consent, tout s'embrasse dans l'humanité : la raison et la foi, la raison des hommes d'Etat, la raison des hommes de génie, la raison populaire, tout est frère, concitoyen, harmonique ; et, s'il y a lutte, ce n'est pas dans les éléments de notre constitution qu'en est la cause, parce que ce serait supposer que notre principe de vie est la contradiction. Or, la contradiction c'est la mort, et nous n'avons pas été créés morts, mais vivants."

Enfin le R. P. termine en donnant ainsi la solution de la question :  
" J'arrive à la conclusion.

" Dans toute doctrine, intrinsèquement considérée, vous ne trouvez que deux éléments, l'erreur ou la vérité ; la vérité qui donne de la valeur à la doctrine ; l'erreur qui lui ôte cette valeur. Donc, pour expliquer le phénomène de l'antagonisme de l'esprit humain, à l'égard de la doctrine catholique, il n'y a que deux éléments dont l'emploi soit possible : l'erreur ou la vérité. Or, je dis que l'erreur ne peut expliquer cet antagonisme, ou, si vous l'aimez mieux, ne pas le produire ; car l'erreur ne produit pas de certitude rationnelle, c'est-à-dire une conviction réfléchie, souveraine, immuable : je l'ai montré dans ma conférence dernière. En second lieu, l'erreur ne produit pas non plus cette répulsion souveraine et persévérante que nous trouvons dans l'humanité à l'égard de la doctrine catholique, parce que l'erreur flatte l'homme, parce que jamais, en aucun temps et en aucun lieu, il ne l'a haïe rigoureusement et persévéramment comme il fait de la doctrine catholique. Reste donc la vérité comme cause de l'antagonisme qui nous préoccupe ; et en effet, la vérité doit produire, d'une part, la certitude, l'amour, mais aussi la répulsion la plus profonde à cause des passions de l'homme ; car si l'homme a une âme intelligente, il a aussi un cœur corrompu, il aime sa liberté, ses vices ; il souffre impatiemment qu'on le condamne, et comme il n'y a rien de plus pur que la doctrine catholique dans le monde, comme c'est la sainteté par excellence, elle doit naturellement exciter contre elle une répulsion aussi forte que l'attraction qu'elle produit.

" Voilà, Messieurs, en deux mots, la solution du problème. Vous avez en vous deux pôles, l'un tourné vers la vérité, l'autre qui est son antipode. C'est la pensée de saint Paul quand il dit qu'il sent dans son être deux hommes et deux lois, l'un qui se conforme à l'esprit de Dieu, l'autre qui se révolte contre lui. Ce qui prouve la vérité de la doctrine catholique, ce n'est donc pas seulement la certitude rationnelle qu'elle produit, c'est aussi la répulsion qu'elle fait naître, et si elle ne produisait pas ces deux phénomènes contradictoires, l'homme étant ce qu'il est, elle ne serait pas sainte, vraie, divine. Cela est démontré, Messieurs, et je n'ai plus rien à vous dire. Je me trompe, j'ai encore à vous dire quelque chose, à vous qui, dans ce siècle et cette patrie qui sont les nôtres, avez connu et accepté la vérité, à vous qui êtes l'espérance et la couronne présente de l'Eglise de Dieu. O mes amis ! Dieu seul connaît vos destinées ! mais quoi qu'il arrive, premièrement, et avant tout, ne vous étonnez pas : le christianisme catholique, c'est Milton de Crotonne sur son disque huilé, nul ne l'y fera glisser et nul ne l'en arrachera jamais. Quand donc vous verrez les vents se lever, les nuées se noircir, souvenez-vous que si votre part est de prouver la vérité de la doctrine par la fermeté de votre adhésion et de votre amour, c'est la part de vos adversaires de la prouver aussi, malgré eux, par la violence de leur répulsion ; souvenez-vous que c'est la rencontre permanente de ces deux mouvements, le croisement invincible de ces deux épées sur la tête de l'Eglise, qui forment éternellement son arc de triomphe. Et en second lieu, ô mes amis ! que vos vertus soient toujours plus grandes et plus visibles que vos infortunes, afin que la postérité, qui est le premier jugement de Dieu, en vous trouvant par terre, vous y trouve comme ces soldats, qui tombent la poitrine vers l'ennemi et prouvent, tout morts qu'ils sont, qu'ils étaient dignes de vaincre, si c'était le sort du courage et du droit de l'emporter toujours ! Ainsi soit-il."

### CORRESPONDANCE.

[C'est avec plaisir que nous publions la correspondance suivante. Elle est parfaitement dans nos vues et dans nos sentimens. Il y a longtemps que nous nous serions permis quelques observations de ce genre, si nous n'eussions craint qu'une trop grande opiniâtreté ne les rendisse inutiles. Nous sommes heureux de nous convaincre de plus en plus, par un témoignage aussi imposant que celui de notre correspondant, que c'est là aussi véritablement le sentiment et les desirs des citoyens.]

Aux rédacteurs de "l'Aurore" et de la "Minerve".

**MESSEURS,**  
Il est véritablement pénible de voir le caractère d'aigreur qui existe entre les deux feuilles canadiennes dont vous avez la conduite. Le pays ne peut manquer de déplorer, et il déplore en effet la manière dont la discussion sur la démission des ministres, a été conduite. Certes, c'est de la discussion que sortiront la lumière et la vérité ; non d'une discussion où perçera la passion aussi bien que le préjugé, où les motifs de ses adversaires seront incriminés et voués à l'animadversion du peuple ; mais d'une discussion où les opinions seront consciencieusement et candidement mises au jour, avec un désir sincère de voir triompher la justice et la vérité.

Que voulez-vous donc avec tous les vrais amis de notre patrie, sinon son bonheur et sa prospérité ? Les hommes qui ont résigné le pouvoir comme ceux qui ont accepté leurs places vacantes, ne veulent-ils pas tous, ne souhaitent-ils pas le bien de leur pays ? Ne sont-ils pas tous Canadiens ? Pourquoi donc tant d'animosité ? Pourquoi supposer réciproquement les premiers et leurs partisans, comme les derniers ainsi que leurs défenseurs, animés de motifs que ne pouvait avouer l'honnête homme ; et s'autoriser en suite de cette supposition gratuite pour prodiguer l'outrage et l'insulte à ses adversaires ?

C'est surtout dans les tems de crises sociales ou politiques que la presse a une mission importante autant que difficile à remplir : c'est dans ces circonstances que le journalisme peut être appelé à remplir, les journalistes, les apôtres de la morale publique et de la vérité : plus la situation est grave et périlleuse, plus l'expression de ses convictions doit être calme, plus le style doit être relevé, et la discussion conduite avec loyauté et bonne foi. Ce qui doit surtout s'y faire remarquer, c'est la dignité et la noblesse dans la pensée, la délicatesse dans les sentimens, la stricte observance de toutes les convenances entre hommes d'honneur.

La tâche du journaliste est donc d'essayer alors à calmer les passions, les assoupir ; de ne pas s'attaquer à des hommes, mais à des principes : toutes les personnalités ne tendant qu'à remplacer des principes au nom desquels des nations entières ont quelques fois prodigué leur sang et leurs trésors, pour des hommes qui, quelques talens et quelque génie qu'on leur suppose, ne sont jamais qu'une infiniment petite partie d'une nationalité, et réduisant par conséquent aux faibles et mesquines proportions de l'individualité, des questions qui embrassent au moins en théorie quelques fois les droits de l'humanité entière.

Terrible est donc la responsabilité de ceux qui veulent faire triompher une opinion par la passion et en excitant les préjugés : cette responsabilité est plus grande pour le journaliste d'autant que sa position est plus élevée au-dessus du simple individu.

Pardonnez-moi, Messieurs, ces considérations un peu longues et peut-être, penserez-vous, trop générales ; mais je les crois vraies et vous me paraissent les avoir oubliées ou perdues de vue, dans la polémique que vous avez soutenue depuis plus de deux mois. A quoi aboutiront toutes ces incriminations et récriminations incessantes, sinon à faire naître des préjugés et des opinions erronées des uns contre les autres, par conséquent à éloigner et à séparer, pour longtems, une partie des citoyens de l'autre partie et par contre coup à augmenter la force et l'énergie de nos ennemis, de tout ce que nous aurons perdu d'unité par la haine et les divisions intestines.

Vous ne pouvez non plus manquer par cette polémique imprévoyante d'affaiblir dans l'esprit public la force des opinions ou des principes que vous défendez, de tout qu'il y a de petit et d'étroitesse d'esprit dans toutes ces outrageantes invectives.

C'est de l'union, Messieurs, qu'il nous faut ; et pour cela chercher à s'expliquer clairement, à s'entendre et à se comprendre, par le moyen d'une discussion ouverte, franche, loyale et polie, mise à la portée du peuple ; en embrassant en même tems les conséquences de telle ou telle opinion par rapport à notre situation intérieure, aussi bien qu'à notre position vis-à-vis de l'Angleterre : car nous ne pouvons pas nous empêcher d'avoir égard à elle, et il nous faut, bon gré mal gré, ne point perdre de vue ces deux situations co-existantes de fait.

Un état de fait clair et précis, des conséquences rigoureuses et exactes de ces faits, une discussion froide et sans aigreur, sur la rectitude ou l'inexactitude des uns et des autres : voilà ce que le public a droit d'attendre et d'exiger de vous, et en même tems de vous souvenir, suivant l'expression d'un grand homme, que tout jugement prononcé par passion, est une iniquité, fait-il juste.

En vous exprimant ces sentimens, je crois être l'organe des bons citoyens de toutes les nuances.

12 février 1844.

UN AMI DE LA PRESSE.



### BULLETIN. Religion.

L'intelligence et la raison étant ce qui distingue essentiellement l'homme des autres animaux, il n'est pas étonnant qu'il soit tenu d'en faire usage dans sa conduite, s'il veut soutenir sa dignité et tirer profit d'un avantage et d'une qualité si sublime. Mais il ne peut le faire sans rechercher la vérité et la justice ; s'il suit ses passions et ses appétits charnels, ce n'est plus la lumière de la raison qui domine, c'est la sensualité ou si l'on veut c'est la chair qui commande et l'esprit qui obéit : c'est l'ordre renversé. Ce renversement est incompatible avec la nature de l'homme civilisé. Il faut que la raison exerce ses droits de tems, en tems et que les facultés qui sont propres et essentiels à l'esprit, et qui constituent son essence intrinsèque, manifestent aussi leur existence et leur vie. L'âme a ses sentimens, ses affections et ses jouissances comme le corps. Il lui est donc essentiel, à elle aussi, de chercher ses satisfactions, ses plaisirs et ses délices. Mais comme la nature humaine a été viciée dans son origine et que ses goûts, ses affections, ses satia-